

VIE  
VOLUPTUEUSE  
ENTRE LES  
CAPUCINS  
ET LES  
NONNES,

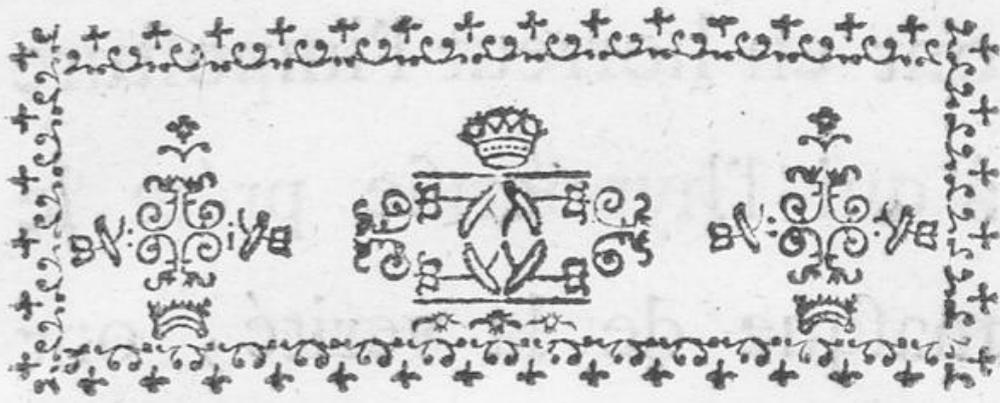
P A R

la Confession d'un Frere de l'Ordre.



à COLOGNE,  
chez PIERRE LE SINCERE,  
M, D. CC, LIX.

Restaurato  
da Edoardo Mori  
per il sito  
[mori.bz.it](http://mori.bz.it)



LE  
LIBRAIRE

AU  
LECTEUR.



CES Memoires qui me  
sont tombés entre les mains,  
& que des Personnes, qui

\* 2 ont

ont en horreur l'imposture  
à qui l'hypocrisie prête le  
masque de la vérité, ont  
jugé dignes de voir le  
jour, doivent être lus avec  
les mêmes dispositions d'es-  
prit qu'ils ont été écrits.  
Un homme simple & sans  
lettres, mais très-sincere,  
ayant été l'Auteur de cet  
Ouvrage, l'on n'y doit  
point chercher l'élegance  
du stile ni même un ordre  
fort

fort regulier. L'on y doit  
simplement rechercher la  
verité, qu'il faut prendre  
la peine de tirer de l'obscu-  
rité de cent pensées confu-  
ses & mal cousues qui l'en-  
velopent & lui derobent un  
peu son éclat. J'aurois fait  
volontiers la depense de le  
faire remettre dans un autre  
ordre qui auroit été soute-  
nu d'un langage plus poli,  
moins languissant, moins

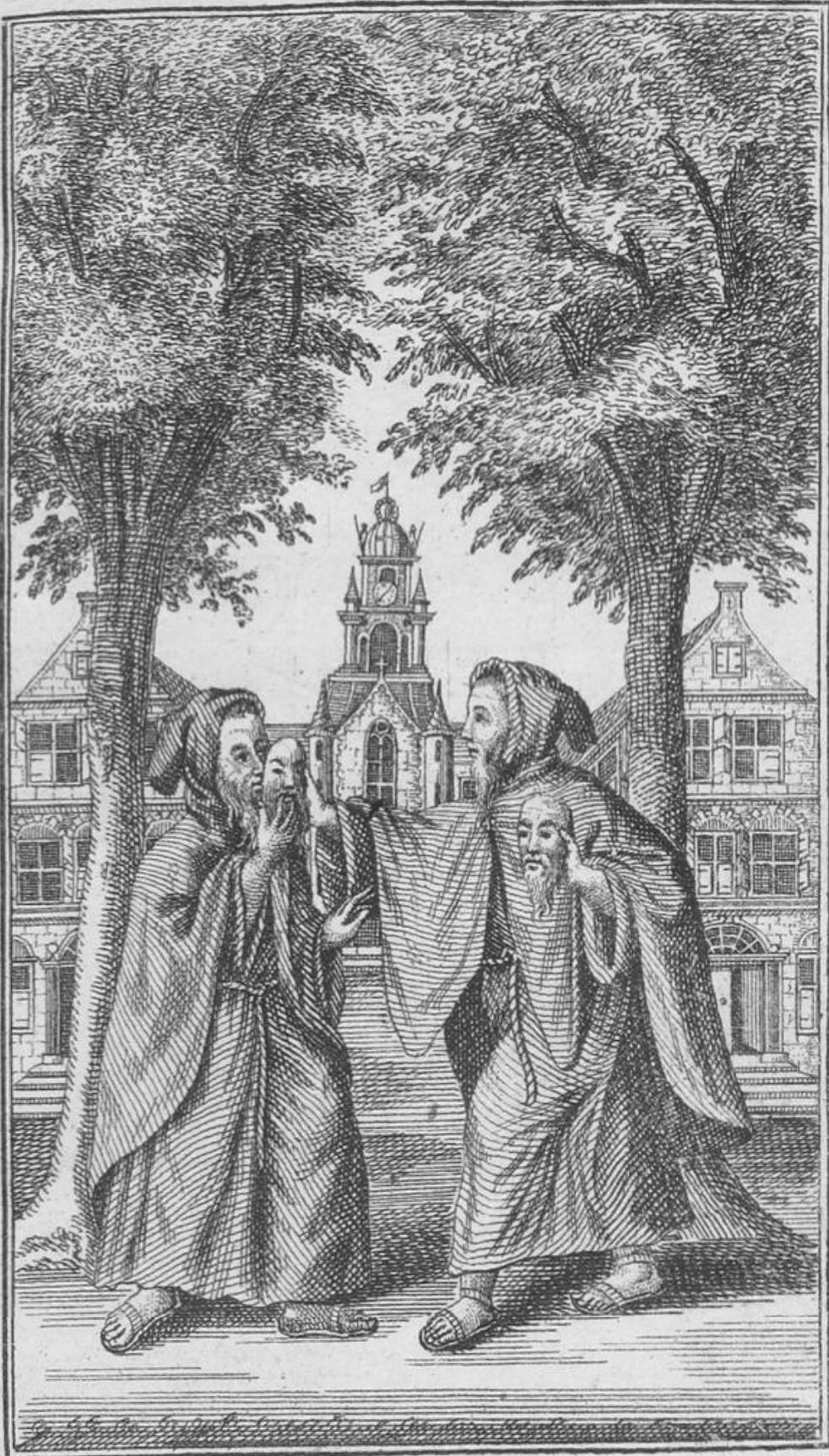
\*

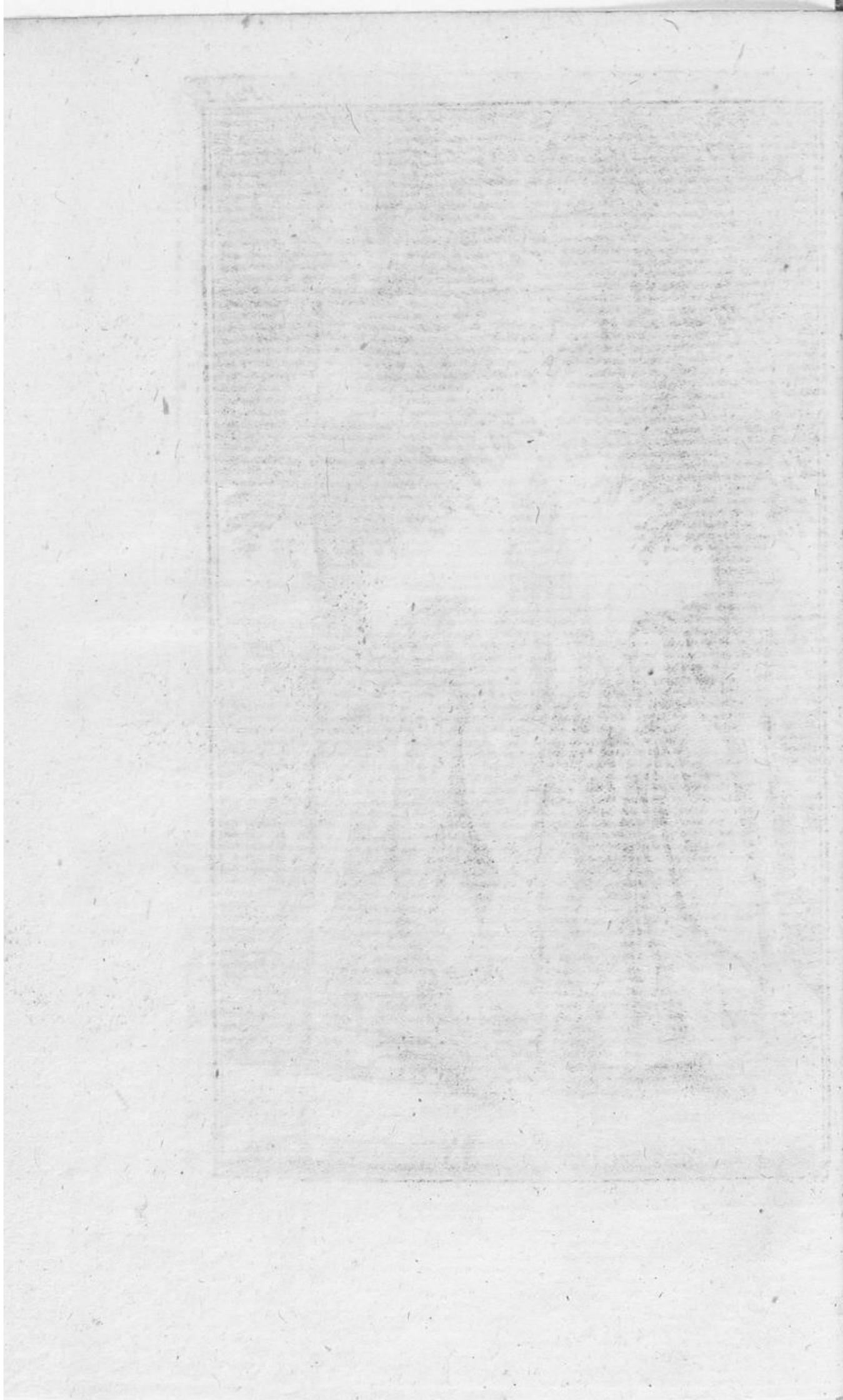
3

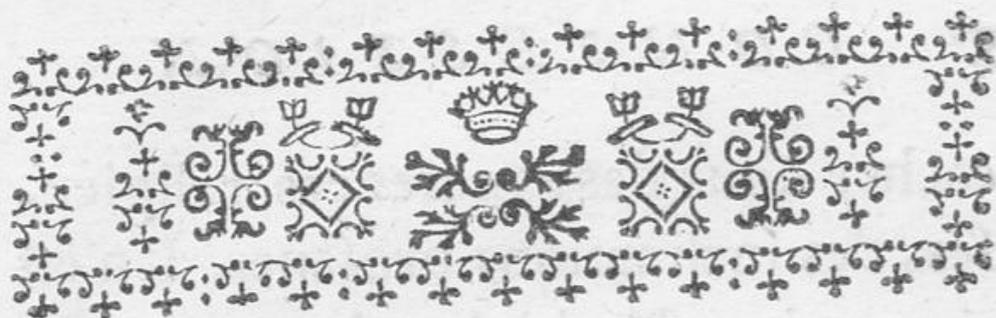
ram-

rampant & moins plat, si  
des personnes de bon goût,  
qui n'ont pas traité cette  
Pièce de fade bagatelle, ne  
m'avoient flatté qu'elle sera  
mieux reçue des esprits bien  
faits dans son état de mai-  
greur que dans l'enflure qui  
pourroit peut-être en effa-  
cer les graces, qui quoique  
mediocres lui sont tout à  
fait naturelles.

CON-







# CONFESSION

DE LA VIE

VOLUPTUEUSE

ENTRE LES

# CAPUCINS

ET LES

# NONNES.



On se trompe souvent à la  
**L** phisionomie. La disposi-  
tion extérieure du corps  
n'est pas toujours la fidelle  
interprete du cœur. Il est aisé de

cacher sous des apparences religieuses, des inclinations profanes. Il n'est rien aujourd'hui de plus commun que le masque : mais si tout le monde le met en usage, il sied extraordinairement bien à ces gens qui semblent renoncer au siècle, & qui nourrissent cependant sous un habit pénitent, l'amour des plaisirs, qu'ils se sont volontairement interdits. Entre cette forêt de Moines qui portent de profession le masque, les Capucins s'en servent avec tant d'avantage, que c'est à la faveur de ce voile hypocrite, que ces Satyres couvrent des passions infames, & donnent de hautes idées d'une modération qui est l'objet de leur mépris. Cette modération contrefaite leur est si utile, que c'est par elle qu'ils ont entrée chez une infinité de personnes

nes

nes de l'un & de l'autre sexe, dont ils manient les consciences & qui prennent tellement de ces adroits Sauvages la regle de leur conduite, qu'il croiroient qu'une action vertueuse degenereroit en criminelle, s'ils ne tenoient d'eux la maniere de l'executer. S'il n'est pas difficile de faire une peinture de ce masque, qui n'est autre chose qu'un habit de bure, des sandales, un visage pâle & plombé, une barbe venerable & un maintien grave; il n'est pas si aisé d'en décrire les vertus secretes. Car pour ne point parler des impressions qu'il donne d'une vie austere & penitente, qui surprend les esprits, il communique l'assurance de commettre impunément tous les crimes, & surtout de couper des bourses avec l'approbation des ceux à

qui on les ravit. Les singes du pauvre saint François reçoivent cette liberté avec l'équipage Capucinal. Ils excellent dans l'art d'en user avec succès; adresse dont personne ne s'est encore avisé d'instruire le public.

Puisqu'il me reste assez de lumière pour pouvoir decouvrir la vie hypocrite & scandaleuse de ces Privilégiés, je vais travailler à lever le masque de leur imposture, afin de detromper la multitude qui est assez aveugle pour se laisser surprendre aux apparences, & qui par les bienfaits dont elle les comble, les entretient dans leurs maudites dispositions. J'ai vécu assez longtems parmi eux, pour parler scavamment, & avec connoissance de principales  
 adres.

adresses de ces Fourbes, & je ne me verrois pas malheureusement obligé d'y finir le reste d'une vie chagrine, si en entrant chez eux, ils ne m'avoient pas depouillés du peu de bien qui étoit échappé à mes debauches, pour être employé à l'ornement d'une de leurs Eglises, quoique commé raffiné dans les intrigues de la besace, & confident des premiers de l'Ordre, j'y puisse vivre avec beaucoup de douceur & de tranquillité.

Il auroit été bien plus avantageux pour nos Venerables Hypocrites, qu'ils m'eussent laissé toute ma vie vivre en simplicité & me laisser penser ce que j'aurois voulu, que de me créer Quêteur du plus grand Couvent de France, li est

vrai

vrai que j'étois très-propre au métier. Je fus destiné à l'exercice de ce important ministère, dans lequel, sous la direction du frere Felix, qu'on peut appeller le Capucin masqué ou le pere des fourbes, j'appris les intrigues du Capucinage. Je fus formé de la main de ce bon politique, à qui je succedai à l'Office de premier Quêteur ou de grand pere nouricier de la maison.

Je ne faisois jamais rien que par l'ordre de ce Grand - homme. Il m'avoit fait des leçons de tout ce que j'avois à faire. J'entrois dans toutes les maisons qui étoient sur ma liste, portant une grosse bouteille à la main, besace devant & besace derriere ; l'on me chargeoit à l'envi  
ensor-

enforte que j'étois obligé de m'aller decharger de quart-d'heure en quart-d'heure, de mes charges de pain, de viande & de vin, chez des femmes devotes, dont nous avions bon nombre dans chaque quartier. Le Frere Felix ne se donnoit la peine, que deux fois l'année, d'aller rendre visite aux personnes qui nous donnoient la subsistance. C'étoit en ce tems-là, qu'il composoit l'air de son visage, qu'il affectoit de paroître changé & defait, & qu'il prenoit le masque de l'hypocrisie. Il n'étoit pas plutôt entré en conversation avec quelqu'un de nos bienfaiteurs, qu'il lui faisoit une peinture de l'extrémité où la Communauté se trouvoit reduite; mais une peinture si touchante, qu'il accompagnoit de larmes, qu'il y en avoit

très-peu qui n'y devinssent sensibles, & ne consentissent à être encore écrits sur la liste des bienfaiteurs pour cette année-là, afin de participer aux prières continuelles, qu'il les assuroit qu'on faisoit jour & nuit pour leur prospérité.

Il connoissoit tous les Commissaires de Paris, & avoit le secret de les mettre tous dans ses intérêts, afin que les confiscations de pain ou d'autres choses, qui sont si fréquentes en cette ville, leur fussent devolues, en les assurant que bien souvent nous étions obligés, faute de vivres, de dire en entrant au Refectoire *les graces & le Benedicité* tout ensemble.

Il étoit de mon Office, lorsque  
la

sa visite étoit faite , d'aller sur les traces de ce devot Frere, avec une copie de sa liste, chercher les provisions de gueule partout. Nous en amassions bien trois fois autant qu'il nous en falloit, quoique nous en falloit, quoique nous fussions, dans Paris seul, bien trois cent faînéans dans quatre Couvents du même Ordre. Enforte qu'à peine trois serviteurs & deux mulets pouvoient suffire à transporter ce que j'embesaçois trois fois la semaine.

Je faisois provision les jours que le marche ne se tenoit pas, d'ustenciles pour la cuisine, comme de chaudrons, marmites &c. J'y assemblois même du lard & des épices en deux jours assez pour l'usage d'une année.

Aujourd'hui je cherchois du cuir pour les sandales, du fil, de la toile pour les serviettes, mouchoirs & mutandes, & le lendemain de la laine, de la chandelle, de l'huile, du vinaigre des clous, de la corde, des outils de jardin & enfin de tout ce qui nous étoit nécessaire.

Chaque chose avoit son lieu destiné, j'avois de petites chambres séparées, qui étoient autant de magasins qui le disputoient aux boutiques les mieux fournies de la ville.

J'aurois bien d'autres choses à dire, pour prouver l'ingenieuse pauvreté, qui attire de si grandes richesses aux Capucins; mais comme ce que j'ai déclaré est, ce me semble, suffisant

fisant pour mettre au jour leur hypocrisie, je cesserai ce discours pour en entamer un autre, qui ne s'attache pas seulement à la privation du bien de son prochain, mais à la perte de son honneur & de son ame.

Ayant passé quatre Années dans le Couvent comme Quêteur, je suppliai le Pere Provincial de m'en vouloir retirer, tant à cause des fatigues que j'y avois, aimant un peu mon repos, que par la connoissance que j'avois de la ruine de ma conscience, en pratiquant un exercice si contraire à la vertu, & auquel on ne peut justement donner un autre nom, que celui d'imposteur.

Ce Reverend Pere m'accoda ma demande & me parut fort satisfait du  
 compte

compte exact que je lui rendis, de tout ce que j'avois fait. Il me fit son compagnon extraordinaire & me promit que je ne ferois plus rien que ma volonté. J'acceptai avec plaisir ce nouveau degré, sans prévoir les suites fâcheuses qui m'arriveroient; le Pere Provincial ne prevoyoit pas, qu'étant son compagnon, je découvrerois avec autant de facilité la vie licentieufe & debauchée qu'ils mènent, que la fourberie de leur fausse pauvreté.

Mes yeux ont été temoins de leurs actions infames; je n'aurois jamais crû que des Capucins eussent mené une vie si debordée, & je ne pûs me persuader que des gens, que je regardois autrefois comme des anges visibles, fussent traitres à leurs amis,

pail-

paillards. adulteres, & enfin fussent les iustrumens les plus pernicioeux, dont le Demon se sert pour entrainer les ames dans le précipice de la damnation éternelle.

Leurs desirs ne sont point réglés par une quantité fixe; & quoique la moindre des sensualités leur soit un grand crime, ils ne bornent pas leurs desirs à la possession d'un seul objet. La fille d'une devote, la femme d'un ami, une intrigue à une grille, & un Couvent entier de Religieuses, ne sont pas capables d'arrêter leurs paillardises, leurs adulteres ni leurs sacrileges. Autant des personnes qu'ils voyent, sont autant d'objets de leurs convoitise, & cette avidité de concupiscence fait bien juger qu'ils ont les inclinations de Satyres & des boucs aussi bien que la barbe.

Quoi-

Quoiqu'il soit difficile de pouvoir entièrement décrire la maniere dont ils se gouvernent par le soin qu'ils prennent de cacher leurs défauts, néanmoins je ne laisserai pas d'en faire une fidelle peinture, autant que mon foible genie me pourra permettre, & que les lumieres qu'ils m'en ont données le peuvent fournir à mon imagination. Je parlerai donc de moyens & des ruses, qu'ils mettent en usage, pour suborner le sexe feminin avec lequel ils ont un commerce assez étroit, & de la maniere dont plusieurs en ont usé à l'égard des femmes de leurs amis, lorsqu'elles n'étoient pas contentes des nuits de leurs époux.

Je ne m'arrêterei donc pas à faire un recit du cours de leurs études, &  
des

des instructions secretes, qui leur sont donnés par leur Anciens, pour se garantir de surprises dans leurs intrigues amoureuses; puisque cela ne convient pas à mon sujet, en ce que les effets que je décrirai, seront connoître les causes; ainsi je ne commencerai mon discours que du tems auquel ils sont admis au degré de Predicateur, auquel tems ils tâchent de briguer la chaire de quelque Paroisse. Lorsqu'ils ont prêché pendant un Carême ou un Avent, ils ne manquent pas d'habitudes. Ils s'érigent en Directeurs de consciences; & de Peres spirituels, se transforment facilement en corporels, par le moyen de la connoissance qu'ils prennent des inclinations de leurs penitentes, lesquelles dans les commencemens ils se contentent de faire venir en leurs confes-  
 sion.

siionnaux; s'étant ensuite introduits plus particulièrement en leurs esprits, ils leurs vont rendre des visites, parceque sur le pied de Directeurs, on leur accorde de sortir lorsqu'ils le souhaitent, & de choisir pour leur compagnon quelque bon frere, qui ne sera pas ennemi de ses plaisirs, qui sera bien aise de prendre sa part à leurs divertissemens, & qu'ils intéressent par ce moyen à leur garder le secret.

Lorsqu'ils sortent pour quelque visite, ils ont grand soin que leur couronne soit bien ordonnée, leur barbe bien peignée & frisée, & leurs mains bien blanches. Ils se lavent les jambes & les cuisses avec des herbes odoriferantes, prennent des caleçons blancs que nous appellons mutandes, se rasent le poil des jambes, quoi-

quoiqu'il soit défendu par nos constitutions de se servir de rasoir; ils ont des mouchoirs parfumés, se munissent de cachets en devise, de tablettes, d'étuis garnis, de ciseaux & autres bagatelles, pour faire présent aux Demoiselles.

S'ils vont dans une maison où il y ait une fille, parenté où demoiselle bien faite, si la bigotte est agée ou scrupuleuse, ils la menent dans la ruelle d'un lit, dans un cabinet où antichambre, pour examiner sa conscience, pendant que le Compagnon du Père éprouve les inclinations de la belle.

Si ce Directeur trouve un objet facile & tendre au sentimens amoureux, il lui contera des histoires qui favorisent-

riferont son inclination ? s'il trouve cette fille portée a la devotion, il lui fera present de chapelets. *d'Agnes-Dei* & d'autres badineries de devotion; si elle est galante & curieuse, il lui donne des cachets de devises, des tablettes & choses semblables; & s'il voit qu'elle aime les plaisirs qu'il recherche, il lui met entre les mains ce qu'elle souhaitoit.

Lorsque ces hypocrites trouvent une humeur libre, ils s'émancipent, parlent sans garder de mesure, & comme ils connoissent le fond des cœurs de ces femmes, par le moyen de leurs confessions, ils s'insinuent aisément & obtiennent ce qu'ils desiroient.

S'il arrive qu'il y ait quelque mari  
dans

dans les maisons, qui ait de l'estime pour eux, & dont ils soient les directeurs, ils prendront leur tems pour aller au logis lorsqu'il n'y sera pas, & s'entretiendront des bonnes intentions que le maître a pour sa famille, & du desir qu'il a de l'élever dans des sentimens de vertu.

S'ils voyent d'autre part qu'une femme soit mécontente de son mari, & qu'elle les prie de le disposer à changer de vie, ils lui promettent de s'employer de toutes leurs forces à mettre son esprit dans une bonne assiette, & se feront fort de le ranger du parti de la raison; & s'ils voyent que cette famille ait besoin de leur services, ils se rendent plus familiers, se levent & se promènent par la chambre, ôtent

B

leurs

leurs manteaux , s'approchent du feu, auprès duquel s'il y a quelque objet qui les charme, ils levent leur robe, font voir une jambe blanche & bien faite, & quelquefois montreront la cuisse & la mutande, à dessein de tenter la chair par la chair même.

Pendant ces premières visites ils ne s'émancipent pas ordinairement tout à fait. Ils promettent seulement de venir rendre réponse de ce qu'ils obtiendront sur l'esprit du pere ou du mari. Chacun les en conjure, & on ne les laisse sortir qu'avec regret.

S'ils rencontrent quelques bigotes dont l'inclination soit portée au vice, ce qu'ils reconnoissent par le  
le

le moyen de leurs confessions, ils abusent de leur foiblesse, & se servent des déclarations qu'elles leur ont faites pour entrer dans leur confiance, en sorte que les confessionnaires, qui ne sont établis que pour retirer les pécheurs du crime, sont par eux convertis en des écoles d'impureté, & des rendez-vous pour recevoir des assignations amoureuses. C'est de ce lieu, dont les âmes devroient sortir pures & nettes de toutes souillures, qu'elles partent corrompues, & vont dans des maisons de débauches particulières, qui leur sont indiquées par ces hypocrites, où sous le prétexte de piété ils se donnent un accès libre & exempt de tout soupçon, commettent des infamies, que l'on ne peut reciter sans horreur, &

& qui sont précédées par d'autres que le vin leur fait faire.

Ils s'assemblent entre eux, pour se donner des avis reciproques, sur les moyens les plus surs pour contenter leur luxure, sans courir le danger d'être decouverts; & n'ayant d'autres vûes que celles de leur lubricité, ils s'introduisent dans des maisons d'honneur, dont ils tirent des moyens, qu'ils employent à un usage prophane, contre l'intention de ceux qui sont abusés par ces scélerats, lesquels font entendre qu'ils n'agissent que par un motif de charité, & qui cependant distribuent ou font distribuer ces aumônes a des infames courtieres, dont ils se servent pour menager leur criminels plaisirs.

Mais

Mais ce qui favorise le plus leurs depravations, ce sont ces jours de fêtes solennelles, où une abondance de devotes viennent à leurs pieds s'accuser de leurs fautes, & amènent avec elles leurs nieces ou leurs parentes. C'est en cetems qu'ils jettent la sentence de leur iniquité sur ces ames innocentes, lesquelles ils examinent avec un soin particulier. S'ils les reconnoissent susceptibles ou adonnées aux tentations charnelles, ils leur disent de tâcher à rejeter ces pensées criminelles, jusques à ce qu'ils les aillent voir en leurs maisons, parceque la quantité de personnes dont ils sont accablés, ne leur permet pas sur le champ de leur donner des moyens sûrs de n'en être plus attaqués; mais qu'ils se font fort étant dans  
leurs

leurs maisons, de leur donner des instructions nécessaires à leur salut, & de les mettre dans un état à ne plus craindre les attaques de l'ennemi.

Ces jeunes ames que l'âge semble ne pouvoir exempter de ces tentations, attendent avec impatience ces Confesseurs, esperant de trouver par leur moyen du soulagement à leurs consciences infirmes ; ils ne manquent pas de se rendre en leur logis & s'il n'y a point de playes guéarir, ils s'entretiennent avec la devote de choses saintes si elle est scrupuleuse. Et si elle ne l'est pas, ils tâchent de l'attirer à leur parti, & de la reduire à leurs volontés.

S'il se trouve quelque fille qui  
les

les prie de lui donner quelque avis salutaire sur les mauvaises pensées qui lui surviennent, ils la tirent à l'écart, lui disent qu'il ne faut point être honteuse avec eux, qu'ils sçavent qu'il est naturel aux femmes d'avoir de pareils sentimens; mais qu'ils ont des remedes certains & faciles pour leur guérison. C'est alors qu'ils entrent dans secret de leurs ames, & que se servant des lumieres qu'ils ont reçues, ils obtiennent facilement ce qu'ils souhaitent, parce-qu'ils entretiennent leurs esprits dans ces pensées, qui sont délicieuses à la jeunesse, qui d'autre part ne leur osent rien refuser par la crainte qui fuit la declaration de leur foiblesse, dont ils apprehendent l'éclat. Ainsi ces pauvres créatures sont la proye

de ces loups affamés de leur honneur, qui se font un recit fidelle de leurs bonnes fortunes, afin de se procurer les uns aux autres le plaisir du changement.

Un de mes plus intimes amis me raconta un jour une aventure, qui arriva au pere qu'il accompagnoit, & le stratagême dont il se servit, pour parvenir au but de ses desirs avec une Dame d'une maison assez considerable. Il me mena, dit-il, dans un logis où il avoit promis à la femme de reduire le mari à suivre ses volontés. Il la tira dans un lieu où il ne pouvoit être vû de personne, & se servant du manteau de l'hypocrisie, il feignit avoir vû son mari, quoiqu'en effet il ne lui eût point parlé

lé

lé, & lui dit, je m'étonne qu'un homme aussi devot que vôtre mari puisse avoir conçu des sentimens si mauvais contre sa famille, mais si vous me voulez promettre par ferment de ne rien reveler de ce que je vais vous enseigner, je vous trouverai un moyen certain d'établir votre repos. Elle lui jura ce qu'il voulut, n'y ayant rien à quoi ne s'engage une femme irritée, particulièrement lorsqu'elle voit que l'on est dans la volonté d'embrasser son parti.

Je vous conseille, lui dit-il, Madame, de n'avoir plus aucun égard pour lui, de retirer toute votre tendresse & de le traiter avec toute la rigueur possible. C'est un homme qui sous un voile hypo-

B s crite,

crite, ne cherche que votre perte, & dont la conscience est ulcérée jusqu'au point de s'être accusé en confession, de vous avoir voulu empoisonner. J'ai eu toutes les peines imaginables à lui faire changer ce pernicieux dessein, & vous devez vous tenir sur vos gardes, de crainte qu'un jour il ne l'exécute.

Cette femme d'ailleurs animée contre son mari jetta feu & flâme, s'abandonna à mille invectives contre lui, protestant qu'il n'y avoit aucune chose à quoi elle ne se portât pour se venger. J'aurois tort, lui dit-il, de vouloir combattre votre ressentiment, & je le trouve si juste que je prêteroisi volontiers les mains à votre vengeance: car, dit-il, est-il rien de plus cruel que  
la

la maniere dont il en use envers vous, qui êtes une femme belle, bien faite & douée des plus rares qualités que l'on puisse souhaiter. Combien y en a-t'il dont la vertu succomberoit & qui ne feroient pas blamables de rechercher dans une vengeance douce la punition de ses fautes? Oui, Madame, j'en connois beaucoup, qui n'auroient pas tant de retenue, & qui le traiteroient suivant ce que leur ressentiment leur prescriroit, & quand elles m'en viendroient faire leur déclaration, je serois plutôt prêt à les y servir qu'à les en détourner. Cette femme qui se voyoit appuyée de la sorte, mit en avant sa vertu & sa fidelité passée, dit, qu'elle s'étoit toujours gouvernée avec toute l'honnêteté possible, mais qu'elle

perdroit dorénavant toutes sortes de confiderations, & ne garderoit plus aucunes mefures; qu'elle étoit presentement dans les termes de tout faire, & qu'il n'y avoit que l'occasion feule qui manquoit à son deffein; qu'il y avoit un an & plus qu'il ne l'avoit touchée, mais qu'elle jouiroit avec un autre des douceurs qu'elle ne pouvoit goûter avec lui. Le fourbe n'avoit garde de laisser échaper une occasion si favorable; il combattit au commencement mollement ses emportemens avec des exemples pernicious, qu'il faisoit venir à son fujet, & qui facilitoient dans la suite le chemin où il la vouloit conduire.

Et ainfi mettant de l'huile sur le feu, il l'anima de telle sorte, que la  
voyant

voyant au point qu'il desiroit, il lui declara qu'il y avoit longtems qu'il l'adoroit dans l'ame, sans avoir jusques à ce jour osé lui faire aveu de sa passion, & qu'il sembloit que le Ciel fût favorable a son amour, & qu'il leur eût fait naître ce moment fortuné; qu'il la conjuroit de ne pas tarder d'avantage à le rendre heureux que son caractere étoit une marque certaine de sa discretion, & qu'elle recevroit de lui des preuves d'une tendresse si passionnée qu'il s'assuroit qu'elle auroit lieu d'en être satisfaite. A ces paroles prononcées d'une ardeur extrême, il voulut joindre l'exécution, & embrassa la Dame, qui reprit un peu ses esprits, & lui dit, qu'elle ne croyoit pas qu'un moine avoit des

desirs si contraires à ce qu'il enfei-  
gnoit. Ah! Madame, lui repondit-  
il, que vous connoissez peu les for-  
ces de l'amour, si vous croyez qu'il  
soit au pouvoir d'un homme d'y re-  
sister! non, Madame, continua-t-il  
la pressant derechef, ne m'envifagez  
pas comme un Religieux, mais com-  
me un amant fidelle & sincere, qui  
fait consister son unique bien dans  
vôtre possession. Ces paroles tendres  
la surprirent, elle vit dans les yeux du  
moine des temoignages d'une ardeur  
extraordinaire, & le desir de la ven-  
geance joint aux douceurs qu'elle  
esperoit goûter dans ses embrasse-  
mens, la fit consentir aux volontés  
du Directeur de son mari, qui con-  
tinua très longtems ce train de vie,  
& entretint toujours le desordre dans  
cette maison, pour avoir lieu d'as-  
fouvir

souvir ses impuretes dans cet adultere.

L'on peut juger par cet exemple, de la maniere de se conduire de ces libertins masqués, qui ne s'attachent qu'à la destruction des familles, pour profiter du divorce qu'ils y font naître par la corruption des femmes. Ils ne sont pas néanmoins toujours heureux. Il leur arrive quelque fois de fâcheuses affaires; & l'Histoire suivante en auroit donné un témoignage certain, si la prudence d'un Commissaire n'eût empêché que la honte n'en réjaillît sur tout l'Ordre.

Un Predicateur, dont le compagnon par hazard étoit à la campagne, me demanda pour lui tenir compagnie un jour seulement. Je lui fus accordé,

élé, nous partimes du Convent le matin après avoir dejeune. Il fit quelques visites chez différentes personnes de ses amis; & la dernière fut chez un bourgeois considerable, où nous trouvâmes la femme du logis en habit negligé, si propre, qu'elle eût touché les plus insensibles. A notre arrivée elle fit assez la réservée, ne connoissant pas mon visage: mais le pere lui ayant dit que j'étois de ses amis, elle se retablit en son état ordinaire, qui étoit le plus enjoué & le plus galant que l'on pût souhaiter. Elle lui dit qu'elle apprehendoit qu'il ne vint pas ce jour-là, parceque son mari devoit revenir le soir, & qu'elle l'attondoit avec impatience. Le Pere lui repliqua qu'à la verité il s'en étoit peu fallu qu'il ne fût pas venu, & que s'il n'avoit pas trouvé un aussi  
fidelle

fidelle ami que moi pour compagnon, il auroit eu de la peine à se refoudre d'y venir, ce qui me fit juger qu'il y avoit de l'intrigue.

Après une courte conversation, le diné fut servi; il y avoit partie quar-  
rée; car la fille de chambre de la Da-  
me tenoit sa place, & étant de l'hu-  
meur de la maitresse, je prevoyois  
que ce pouvoit être mon fait.

Nous dinames de belle maniere.  
On but d'excellent vin en grande ab-  
ondance, & la bonne chere n'y fut  
pas épargnée. Le repas fini, je fus  
surpris de voir mon Predicateur met-  
tre son manteau sur de chaifes, &  
prendre la Dame d'une façon qui me  
faisoit assez connoître, qu'ils avoient  
grande familiarité ensemble. Il la  
trans-



transporta dans un cabinet voisin où il y avoit un lit de repos fort propre & fort commode pour ee qu'ils vouloient faire, & me laissa seul auprès du feu avec la Demoiselle, laquelle, à ce qui me parut, étoit plus jeune & plus beile que la maitresse. Mais j'avois tant de timidité, qu'encore que la nature me sollicitât assez de m'approcher de cette aimable fille, qui s'attendoit de recevoir mes caresses, je restai dans un coin sans oser seulement lever les yeux, en danger de rester plus long-tems dans cet état stupide, si cette Demoiselle qui s'aperçût de mon foible, n'eût fait les premières avances, en me faisant un souris qui n'auroit toutefois produit aucun effet, si pour m'ôter cette sottise honte qui me retenoit, elle ne se fût jettée à mon col & ne m'eût dit en

m'em-

m'embrassant : quoi, mon frere, resterons nous inutiles, dans le tems que les autres jouissent des plus grandes douceurs de l'amour ? Ces paroles me reveillerent, je l'emportai sur le lit. & là sans songer à mes vœux, je fis ce qui m'étoit defendu par la Regle,

Quelque necessité naturelle m'ayant appelé en bas j'entendis frapper à la porte & ne voulant pas donner à ma belle la peine de descendre, j'allai l'ouvrir ; par mauvaise fortune, c'étoit le maitre de la maison, lequel je ne connoissois pas. il me salua, me disant, bon jour, mon frere pourquoi vous donnez vous la pleine de m'ouvrir ? Disant ces paroles il monta en sa chambre, ouvrit la porte du cabinet, ou il trouva le pere & sa  
femme

femme endormis, qui se reposoient des fatigues qu'il avoient prises dans de mutuels embrassemens, dans une posture, qui faisoit bien juger quel avoit été l'avant-coureur de leur sommeil. Il ferma la porte doucement, de crainte d'éveiller ce couple d'amans, & après s'être promené deux tours dans la chambre, me demanda ce que j'étois venu faire là, & s'il y avoit longtems que j'y étois; l'alteration que je remarquai sur son visage me rendit interdit, & la Demoiselle ayant repondu que nous ne faisons que d'entrer, vous n'y resterez pas longtems, dit-il, & je vous vai faire changer de logis. Il regarda par la fenêtre, appella un savetier son voisin, & le pria d'aller querir un Commissaire qui demeuroit tout proche. Le Commissaire étant arrivé,

il

il lui jetta la clef par la fenêtré, voulant rester en la chambre avec nous, pour empêcher le Commissaire d'être prevenu, ou que nous n'éveillassions les endormis. Le Commissaire étant entré dans la chambre; Monsieur, lui dit-il, je sçai que les charmes n'ont pas de pouvoir contre la justice, c'est pourquoi je vous ai fait appeller, pour vous saisir d'un forçier, qui a pris ma ressemblance sous l'habit d'un Capucin, afin de jouir de ma femme; je suis trop persuadé de sa vertu pour croire qu'elle pût, sans être surprise, faire quelque chose contre son honneur, & d'autre part je ne puis croire que ce soit un véritable Capucin, puisqu'ils sont trop gens de bien pour faire de semblables actions. Eclaircissions nous, s'il vous plait, de ce mystère; à ces  
mots

mots il ouvrit la porte & éveilla nos amans.

Le Commissaire fut étrangement étonné, l'orsqu'il trouva que le Capucin étoit son neveu, & le neveu ne le fut pas moins de la presence de son oncle; mais la femme fut plus confuse que pas un, lorsqu'elle aperçut son mari qui l'avoit surprise en cet équipage.

Le Commissaire homme d'esprit nous fut ià d'un grand secours. Quoi, dit-il, Monsieur. en s'adressant au mari, est-ce ainsi qu'on se joue de la justice? Vous meriteriez que je vous fisse éprouver des marques de mon ressentiment, de ma faire venir chez vous pour me rendre l'objet de vos railleries. Si quelques considerations  
ne

ne me retenoient, je vous en ferois porter la peine; & vous mes Peres, dit-il, s'adressant à nos, je m'étonne de ce que vous ayez pû consentir à suivre les conseils du maitre de céans pour une entreprise pareille, vous meriteriez que je prisse cete feinte pour une verité; mais la veneration que j'ai pour ceux de votre Ordre me fait passer sur les considerations de mon honneur & de mes interêts, autrement je vous metteroie tous trois au Châtelet, où vous auriez a répondre sur le peu de respect, que vous portez les uns & les autres à une personne revétue d'une charge comme la mienne. ¶Le Capucin connoissant la finesse de son oncle, fit semblant de lui demander pardon, qu'il ne croyoit pas quil prit la chose de ce sens, & qu'il s'imaginoit qu'il seroit  
le

le premier à rire de l'avanture. Le mari juroit & attestoit par des sermens execrables, que ce n'étoit pas une raillerie, qu'il venoit de la campagne & qu'il les avoit trouvés couchés ensemble, mais ses sermens & ses protestations furent inutiles, plus il s'obstinoit à soutenir ce qu'il avoit avancé, plus nous nous obstinions avec le Commissaire à soutenir le contraire, si bien que nous sortimes de la maison, le Commissaire faisant semblant de nous faire des leçons, & au mari des reproches, lui disant qu'il eut une autrefois plus de conduite & ne s'avisoit pas de lui faire de semblables tours, sur peine de s'en ressentir vivement. Il le laissa avec la femme, laquelle fut mise quelque peu de tems après aux Madelonnettes, & de notre part nous nous en retour-



moyen de la facilité dans mes entreprises amoureuses, sans avoir couru autre danger, que le jour que je viens de dire, & n'ai jamais trouvé aucune résistance dans les maisons où je les ai accompagnés; ce qui m'a fait connoître que toutes les bigottes & leurs familles passoient par nos mains, & que nos Peres dispofoient leurs esprits à consentir à tout ce qu'ils souhai-  
toient d'elles, puisque toutes les fois que j'ai été avec eux, j'ai trouvé les avances faites, n'ayant qu'à prendre sans demander; ce qui me faisoit bien juger qu'ils parloient pour moi, aussi avois-je grand besoin de leur assistance, n'étant ni predicateur, ni ga-  
land, ni hardi.

Mais si les villes leur sont favorables pour ce sujet, la campagne leur  
est

est encore plus avantageuse, à cause de la facilité qu'ils ont d'être reçûs dans les maisons de qualité, & dans celles de plus considerables bourgeois, qui se font un plaisir de les recevoir chez eux, ne s'imaginant pas qu'ils donnent le couvert à un demon de lubricité, qui sous une apparence hypocrite ne tend qu'à la destruction de leurs biens, la corruption de leurs ames, & la perte de leur honneur.

Le premier voyage que je fis, ce fut pour accompagner notre Provincial à dix lieues de Paris. Il avoit son Secretaire avec lui, ainsi nous étions trois: nous couchames en chemin dans la maison d'un Gentilhomme, qui avoit une femme très belle, & une sœur jeune & fort jolie. Nous

y arrivames sur les deux heures & fumes d'abord regalés d'une collation qui valoit un très-bon diner. Comme c'étoit au mois de Juin, que les chaleurs sont grandes, nous restames dans la chambre pour prendre le frais, jusques à ce que le soleil étant prêt de finir sa carrière, il prit envie à nos Peres d'aller dire leur breviaire dans un bois fort touffu, qui étoit au bout du jardin, & pour cet effet ils laisserent les Demoiselles dans la chambre, qui travailloient en tapisserie, pendant que le maître du logis se retira en son cabinet, pour écrire quelques lettres & vaquer à ses affaires particulieres.

Avant que de laisser sortir les Peres on se mit en devoir de commander le souper. Le Cuisinier étoit  
malade

malade & nous étions en danger de n'avoir que la broche, si le Provincial, qui n'étoit pas moins friand qu'amoureux, n'eut dit à Madame, que j'entendois parfaitement la Cuisine; elle me pria aussi-tôt d'une manière galante, de vouloir faire une tourte de pigeonaux, & une fricassée de poulets. Je m'y offris avec plaisir; Je descendis dans l'office, & pris un serviette devant moi.

L'on m'aporta ce qui m'étoit nécessaire, & je me mis en devoir d'exécuter la commission qui m'avoit été donnée.

Au bout d'une demie heure mon souper étant presqu'en état d'être mis sur le feu, je m'apperçus qu'il me manquoit des Artichaux, je laissai

un petit Laquas que j'avois avec moi pour prendre garde à tout, & fus au jardin en chercher moi-même.

Ce jardin étoit grand, la quantité des espaliers qui portoient de très-beaux fruits me firent naître la curiosité de m'avancer de plus en plus pour les considérer, & voir si je n'en trouverois pas quelqu'un à mon goût. J'en cueillis un & voyant un peu plus loin des cerises, j'y adressai mes pas & après en avoir mangé quelques-unes, comme j'avois assez de tems pour n'être pas obligé de presser mon souper, je fus me promener sous un berceau de chevre-feuilles qui sentoit parfaitement bon, au bout duquel étoit un très-beau cabinet plafonné de diverses peintures avec des filets d'or. La porte  
en

en étoit poussée, mais voyant une fenêtré entr'ouverte, il me prit envie de regarder dedans: je le fis, & j'y apperçus nôtre Provincial, qui tenoit entre ses bras la Dame du logis, dont la juppe étoit troussée jusques sur les genoux, & la main du Reverend Pere dessous, ce qui me fit voir un bas incarnat bien tiré, avec une jarretiere parfaitement bien nouée, & un morceau d'aussi ronde chair & aussi blanche que l'albâtre. Je me retirai promptement tant de crainte d'être apperçû & de troubler la fête, que dans l'apprehension que ma curiosité ne m'attirât quelque fustigation, & je cherchai à me cacher en quelque endroit du bois, en attendant l'issue de cette histoire, & la sortie du Provincial. Mais il m'ar-  
riva bien une autre aventure, lors-

que passant en un lieu fort couvert, j'apperçus le Pere Secretaire, qui se leva brusquement, & me vint trouver tout en sueur, me disant en m'embrassant : Ah! frere Leonor, que je suis ravi de te voir ici, viens participer à nos joyes & partager nos delices. A même tems il me prit par la main, & me mena au lieu où étoit assise la sœur du Gentilhomme, à laquelle il dit, Mademoiselle je suis au defespoir, de ce que la trop grande ardeur de ma passion s'est opposée à mes desirs & aux vôtres, vous avez affurement sujet de vous plaindre de moi, mais si j'ai manqué à remplir vos souhaits, je crois que vous rencontreres dans frere Léonor que je vous presente, de quoi vous satisfaire. Retirez-vous dit-elle comme en colere, il ne

ne me falloit pas faire naître un desir pour n'en voir pas l'accomplissement ; j'espere rencontrer dans le frere un sujet propre à me contenter ; & vôtre presence ne sert qu'à retarder les plaisirs que je m'attends de goûter avec lui.

Il se retirâ à quartier, & ces paroles m'ayant instruit du combat que j'avois à faire, mes armes furent bien-tôt en état, je montai à l'assaut & fis de si grandes expeditions, que la Demoiselle avoua. qu'elle étoit bien-aîsée de l'avanture, qui m'avoit fait si à propos prendre la place du Pere Secretaire. Sur ces entrefaites le Provincial arriva, qui fut surpris de me voir en posture, qu'il faillit à tromber dans une pamoison bien differente de celle qui lui étoit arrivée

fans doute au cabinet; il ne ſçavoit de quelle maniere il devoit prendre la choſe, mais la Belle lui ayant conte l'hiſtoire comme elle étoit arrivée, il ſe prit a rire, & me dit d'un cœur paternel; courage mon cher frere, ne diſcontinuez pas, cette Demoifelle eſt aimable, il faut employer toutes vos forces à la contenter, & vous réjouir de l'heureuſe occaſion qui ſ'eſt offerte.

Nous retournames incontinent après, à la maiſon, où nous trouvâmes le Secretaire ſur un lit de repos, qui faiſoit croire au maitre du logis, qu'il ſe trouvoit mal de quelque fruit qu'il avoit mangé; je fus achever de preparer mon ſouper, qui fut trouvé bien préparé, enſuite de quoi nous allâmes nous repoſer ſur des  
bons

bons lits jusqu'au lendemain matin, qu'après avoir dejeuné nous prîmes congé de notre hôte & de nos hôtes, qui nous prièrent de ne pas manquer de passer par la maison en retournant, ce que nous leur promîmes de faire, après quoi nous nous acheminâmes à un Couvent des Dames Religieuses de Fontevraux, où mes conducteurs alloient faire quelque neuvaine, pendant lequel tems j'ai vû des histoires dignes d'être remarquées.

Il est nécessaire de sçavoir que pendant ces neuvaines, ils defendent expressément à leurs filles spirituelles, de ne parler à qui que ce soit qu'à eux, afin que durant ces neuf jours elles soient entièrement attachées à faire ce qu'ils leur

ordonnent , & perpetuellement attentives à leurs discours à la grille, d'où ils ne se retirent qu'aux heures du repas, après quoi ils y reviennent , & s'y tiennent jusqu'à minuit qui est l'heure des matines.

Nous arrivames à ce monastere de tres bonne heure, n'étant pas éloigné du château où nous avions été si bien regalés. Dèsque ces Dames eurent appris l'arrivée de leurs directeurs, elles se rendirent toutes au parloir avec une modestie si grande, que j'en fus d'abord étonné, parceque je n'étois pas accoutumé à voir des pareils animaux. Le jour elles sont ordinairement toutes ensemble, & s'entretiennent des affaires du siecle, demandent des nouvelles de leurs  
leurs

leurs parens & amis , & autres choses semblables ; mais le soir qui est le tems destiné au silence, elles se retirent en de petits parlours obscurs , dont les grilles sont larges , pour jouir pleinement de leurs Directeurs les unes après les autres

Le Pere Provincial ne me traita pas en novice , mais en ami, me donnant la liberté de me promener où je voudrois , sans être obligé de m'amuser à dire mon chapelet , comme font la plûpart des fots & stupides compagnons de nôtre Ordre. Je ne songeois donc qu'à me recréer pendant que ces bons Peres éprouvoient les esprits, & attendrissoient les cœurs de ces jeunes Dames, & je ne les voyois

voyois ni l'un ni l'autre qu'au dîner, parceque le soir ils ne soupoient pas, à cause de collations particulieres, qui se faisoient à la grille tous les après midis.

Il y avoit déjà deux jours que j'étois en ce Couvent, sans avoir d'autre emploi que celui de la promenade, lorsque le troisiéme au matin je rencontraï un frere de Paris, qui se promenoit seul, & étoit plongé dans une profonde rêverie. Je le fus aborder, parceque nous étions intimes amis, & lui demandai la cause de son chagrin; j'aime, me repondit-il, & je cherche à trouver les moyens de contenter mon amour. Si c'est quelque chose lui reliquai-je en quoi je vous puisse servir, employes moi & je  
le

le ferai de tout mon cœur. Je ne crois pas, dit-il, que vous me puissiez rendre service en cela, toutefois comme nous manquons souvent de lumières dans les choses qui nous importent le plus, & que ceux qui ne sont pas intéressés dans nos affaires y peuvent trouver plus facilement des expédiens ; parcequ'ils ne sont pas transportés de cette passion qui nous aveugle, je veux bien vous instruire du sujet de mon chagrin. Il y a huit jours que je suis en ce lieu avec un Prédicateur, lequel y est venu pour le même sujet que le pere Provincial. Nous avons contracté habitude avec trois jeunes religieuses fort aimables, qui ne desiroient autre chose, que de se donner entièrement au plaisir de l'amour, mais

mais les moyens de se contenter étant difficiles, parcequ'encore que les grilles soient larges, il est impossible d'y faire ce que l'on souhaiteroit. Elles se sont avisées d'un expedient qui nous à réussi, quoiqu'il fût assez dangereux. Une de ces filles avoit entre ses mains les clefs du reservoir du poisson du Couvent; dans ce reservoir il y a une grille qui s'ouvre a la clef, par où s'écoule un petit ruisseau qui lui fournit de l'eau; elle nous en donna la clef, & nous dit qu'il falloit passer par-là, sur les deux heures du matin, revenant des matines. Suivant cet avis nous allames visiter ce lieu de jour, pour examiner si nous y pouvions aller sans danger, & prendre nos précautions. Nous vimes que l'eau étoit

étoit basse, qu'il n'y avoit rien à risquer, & qu'en retroussant notre robe, & en nous coulant le long de la muraille, nous pourrions facilement passer sans être vûs de qui que ce soit, à cause d'un grand bois qui est dans l'enceinte du Couvent, & qui fournit un grand ombrage.

Nous nous y rendimes donc à l'heure assignée. Nous passames plusieurs jours sans bruit, & enfin nous trouvames nos trois mignonnes qui nous attendoient en bonne devotion. Comme elles étoient préparées à la chose, il ne nous fallut point de tems à les refoudre, quoiqu'elles nous jurassent qu'elles n'avoient jamais connu d'hommes. Mais il survint une dispute assez plai-

plaisante entr'elles , parcequ'elles étoient trois, & que nous n'étions que deux. Il y en eut une plus modérée que les autres, ou plutot qui apprehendant que le différend ne fit perdre trop de tems , dit, qu'elle attendroit volontiers que son amie eut fait, ou qu'elle remettrait la chose pour le jour suivant. Mais elle ne fut pas la plus mal partagée, parceque de ma vie je ne me suis trouvé plus vigoureux, & qu'après avoir donné quelques passades à la première, j'eus assez de force pour lui donner le double de ce que j'avois fait à l'autre. J'oubliois à vous dire que le Predicateur s'étoit d'abord saisi de la plus jolie & de la plus jeune, pour laquelle j'ai une passion si grande, que je ne serai jamais

con-

content que je n'en aye obtenu la dernière faveur. Voilà l'unique sujet de mon chagrin, car je suis tellement entêté de l'amour que j'ai pour cette belle, que je suis résolu de rompre plutôt avec le Prédicateur, que de ne me pas satisfaire.

Il y a, me dit-il, déjà quatre jours de suite, que nous continuons ce train de vie, sans que j'aye pû jusqu'à présent avoir entre mes bras celle que j'adore, & comme je suis obligé de partir demain je rêvois aux moyens de parvenir à mon dessein lorsque vous m'avez rencontré.

Je suis bien aise, lui répondis-je, que vous m'avez fait cette confidence.

fidence, parceque j' imagine un ex-  
 pedient pour vous faire obtenir l'  
 objet de vos vœux, pourvû que  
 vous vouliez m'admettre en votre  
 compagnie. Je le veux bien, re-  
 pliqua-t'il, à mon égard, mais il  
 en faudroit parler au Pere, & je  
 ne sçai comment lui faire la pro-  
 position de vous mettre de la par-  
 tie. Au contraire, lui dis-je ;  
 il ne lui en faut point parler ; ce  
 seroit le moyen de voir votre en-  
 treprise avortée, montrez-moi seu-  
 lement le lieu & vous reposez sur  
 moi du reste. Nous allames re-  
 connoitre l'endroit. Il m'instruisit  
 de la maniere dont je me devois  
 conduire pour passer sans être vû,  
 & où je trouverois les galantes  
 Nonnettes. Cette affaire resolue,  
 je ne manquai pas de me trouver  
 avant

avant eux au rendez-vous. Nos trois Religieuses y étoient déjà, qui me demanderent où étoit le Pere Predicateur, croyant que je fusse le frere. Je leur repondis tout bas qu'il me suivoit, & à même tems j'en pris une & fus commencer mon ouvrage, afin de n'être pas reconnu avant coup ferir. Le Predicateur & le frere vinrent ensuite. Le frere passa le premier, comme je l'en avois averti, & s'empara de celle qu'il aimoit, tellement que le Predicateur fut obligé de s'accommoder de la troisième.

Nous passames ainsi deux heures le plus agréablement du monde, deux de ces jeunes Nonnes ayant été mieux satisfaites que par  
le

le passé, chacun ayant sa chacune; après quoi nous nous retirames en nous raillant du Predicateur, qui avoit été frustré de sa proye accoutumée, & qui n'eut point de meilleures raisons pour se defendre, que de nous dire qu'il avoit trouvé la derniere aussi bonne que la premiere. Nous allames ensuite vuider une bouteille d'excellent vin, & puis nous nous jettames chacun sur un lit, où nous reposames, jusqu'à dix heures qu'ils s'éveillèrent, & moi pareillement.

Ils furent dire adieu à leurs filles de joye spirituelles & après avoir dîné ils me dirent, qu'ils étoient bien aises de prendre congé du Pere Provincial, parcequ'ils vouloient partir dans une heure, afin  
d'être

d'être le lendemain matin à Paris. Je sortis pour aller trouver le P. Provincial à la grille, où il avoit dîné ce jour-la, leur disant de m'attendre, & que j'allois voir s'il étoit disposé a recevoir leurs adieux, & leur donner sa bénédiction,

Je montai au parloir de la Prieure où il s'entretenoit ordinairement avec quelques-unes de ces filles. J'ouvris la porte sans heurter, quoique ce soit la coutume parmi les Moines & les Moineffes: mais j'avois tellement haussé le godet que je n'y songeai pas. J'aperçus en ouvrant la porte, oserai-je le dire! notre Reverend Pere Provincial dans l'action du monde la plus lascive; il étoit couché sur  
le

le dos tout de son long, sur la planche placée devant la grille, sa robe levée, & sa mutande abaissée, & de l'autre côté étoit une de ces belles Nonnettes, dont les jupes & la chemise étoient troussées, & dont la main faisoit quelque office pour éviter l'oïveté. Ce spectacle me surprit si fort, que je tirai la porte à moi avec beaucoup plus de précipitation que je ne l'avois ouverte, & courus chercher le Secretaire, sans sçavoir pourquoi ; j'étois pris de vin & étourdi de ce que je venois de voir, j'entrai si brusquement dans le parloir où il étoit, que je rompis les verroux qu'il avoit eu la prudence de fermer, de crainte de surprise. Mais si mon étonnement avoit été grand, à la vûe de l'état auquel

quel j'avois trouvé le Pere Provincial , celui auquel je rencontrais le Secretaire fut bien quelque chose de pis. Il étoit couché sur deux chaises , le visage pâle , la corde défaite , ses sandales éloignées de lui , son habit levé à la negligence & une jeune Dame lui tenoit la main au travers de la grille. Je courus d'abord pour le secourir , mais la posture , où je vis la Dame en m'approchant , me fit bien voir qu'il n'étoit mort que pour revivre. Je les laissai tous deux faire ce qu'ils voulurent , après qu'elle m'eût assurée que ce ne seroit rien , & je vins dire à ceux qui m'attendoient , que le Pere Provincial leur souhaitoit un heureux retour au Couvent , & qu'il se recommandoit à leurs saintes

D                      prie-

prieres , ne les pouvant pas voir, à cause d'une affaire importante , qui lui étoit survenue. Nous bûmes le vin de l'étrier, je les conduisis jusqu'à demie lieue de-là, d'où je revins voir si je trouverois moyen d'achever ma neufvaine aussi bien que je l'avois commencée, sans me mettre en peine de ce que le R. P. Provincial & le Pere Secretaire firent davantage.

Je contractai une liaison plus étroite avec nos trois jardinières, & j'allois toutes les nuits au rendez-vous du reservoir , où je goutois avec ces charmantes filles toutes les delices de l'amour.

Cette agréable neufvaine finie il falut reprendre la route de Paris.  
En

En chemin nous allames voir nos belles hôteses, qui nous regalerent à miracle, & ce fut-là où se terminerent les douceurs de nôtre voyage. J'aurois bien voulu qu'il eût continué plus de tems ; car on ne peut rien souhaiter d'avantage, que d'avoir de belles femmes, grande chere, & des bons lits.

Etant arrivé à Paris je suivis l'exemple de mon Provincial & j'envoyai à ces Religieuses certaines eaux pour fervir à la guérison des hydropisies que l'amour peut engendrer. J'aurois bien souhaité, que nous eussions retourné souvent au même lieu, ou fait autre part de semblables courses, mais cela ne pouvant arriver que deux

fois l'année , tout ce que je pouvois faire , étoit de me ménager l'amitié de quelque Predicateur , à qui je servirois de compagnon , lorsqu'il iroit prêcher en quelque illustre Couvent. Je fus deux fois employé à cet office , mais nous demeurions si peu dans les lieux où nous allions , qu'à moins d'y avoir des habitudes toutes formées, comme la plûpart de nos Peres , je n'y pouvois gouter d'autre plaisir que celui d'un magnifique traitement.

Je pourrois donner mille exemples de leur lubricité , de leurs sacrileges , du subornement qu'ils font dans les cloitres d'une infinité des vierges , & des adulteres qu'ils commettent journellement dans les  
maisons

maisons privées, mais j'apprehenderois par ce recit de toutes leurs infamies de scandaliser les oreilles chastes des personnes qui liront ce petit ouvrage, que je terminerai par une historiette qui prouvera la vie licentieuse & debauchée de ces Reverends Peres, & qui levera le masque hypocrite a la faveur duquel ils abusent de la simplicité & de la bonne foi de ceux qui se fient à leur devotion apparente.

Un des plus célèbres de l'Ordre par sa qualité & par sa science, trouva le moyen par ses intrigues de se faire élire Gardien du Couvent de Provins, qui est une ville renommée par toute la Chrétienté pour les crimes que les Franciscains ont commis avec une infini-

té des Religieuses qu'ils y ont debauchées. Ce Reverend Pere qui étoit Gardien en l'année 1676. fut l'origine, le chef, & la cause de l'abandonnement, de la destruction, & de tous les égaremens de ces pauvres filles. Ce Capucin est l'homme du monde le mieux fait & je puis dire que de grandeur de corps & de barbe il n'y en a aucun dans l'Ordre, qui ne lui cede. Il a l'esprit subtil & persuasif, si la memoire ne lui avoit pas manqué il seroit assurément un des plus habiles & des plus recherchés Predicateurs de son siècle.

Comme il ne souhaitoit d'arriver au Gardianat, que pour suivre impunement ses desirs effrenés, sans apprehender d'être exposé à  
la

la censure de qui que ce soit , il s'abandonna entierement au pouvoir de ses sens , ne negligea rien de ce qu'il croyoit propre à contribuer à ses plaisirs , mettant toute son étude à trouver les moyens de ne rien refuser à sa satisfaction. Il se servit à cet effet pour compagnon d'un frere , qui avoit passé une partie de sa vie dans des intrigues amoureuses , qui professoit presque publiquement la prostitution , & dont les rares talens dans ce negoce l'avoient toujours fait rechercher de ceux qui étoient adonnés à ce vice. J'en parle avec une espece de certitude , puisqu'il ne faisoit pas mystere de se declarer , & que c'est de lui que je tiens cette histoire.

Au commencement des vendanges qu'il envoyoit quêter du vin aux villages circonvoisins, il lui prit envie de sçavoir à quoi se pouvoit monter la quantité qu'il en esperoit avoir, afin de le faire mettre en même tems dans un lieu sur, pour l'envoyer ensuite querir peu-à-peu, suivant le besoin qu'il en auroit. Allant donc côté & d'autre dans les Vignes, il apperçut une jeune fille villageoise,agée d'environ dix huit ans, qui dans son vêtement assez propre, pour une personne de son état, faisoit briller une beauté capable d'effacer tous les charmes de la Cour. Nôtre Gardien en fut d'abord épris; ce loup ravisseur de la pudicité des vierges fit incontinent dessein de s'en emparer, & ce fut pour parvenir à se pernicieuse inten-

tention, qu'il s'enquit d'où elle étoit & à qui elle appartenoit. Elle lui montra la maison de son Pere, où incontinent après, il alla voir ce bon homme, qu'il pria avec cet air hypocrite, qui seduisoit tout le monde, de lui vouloir prêter quelque tems un lieu pour mettre le vin de sa quête. Ce bon homme qui ne jugeoit des choses que par l'apparence, crut que c'étoit par un effet d'une bénédiction Divine, que le bon Religieux s'adresoit à lui; il lui accorda ce qu'il demandoit, croyant qu'il avoit l'ame aussi simple que le vêtement, & qu'il n'avoit point d'autres vûes, que celles de gagner le Ciel. Il lui offrit donc une cave, lui disant qu'il pourroit disposer de sa maison, & de tout ce qui lui appartenoit, le priant ensuite de prendre un verre de vin, pour se

rafraichir, & de vouloir accepter une petite collation. Le Pere Gardien l'ayant acceptée, ils se mirent ensemble à table, où le Gardien, pour prévenir l'esprit de ce bon homme en sa faveur, ne l'entretint que de choses saintes, & autant familiares, qu'il étoit nécessaire pour s'accommoder à l'esprit de ce villageois qui croyoit avoir un ange humanisé dans sa maison; pendant le tems qu'ils étoient à table, la fille arriva, qui lui presenta à boire par l'ordre de son Pere. Il fut si transporté à cette vûe qu'à peine se put-il retenir de lui déclarer son amour, & ce ne fut pas sans se faire une grande violence, qu'il ne lui en donna pas des marques, & qu'il se reserva pour une occasion plus favorable, qu'il es-  
roit

roit de rencontrer facilement avec le tems, comme elle arriva par la suite.

Il sortit de la maison, promettant qu'il leur viendrait souvent rendre visite, comme en effet il n'y manquoit presque pas un jour. Il amusoit le Pere & la Mere par des belles paroles, faisoit des caresses aux jeunes enfans, & des presens à la fille de qui, il gagna l'amitié, s'attirant si bien l'inclination de toute la famille, qu'il se rendit comme le maitre du logis.

Il passa ainsi l'Hiver, sans que ses affaires fussent plus avancées, dont son compagnon n'étoit pas fort satisfait, à ce qu'il m'a dit, à cause du grand froid, & qu'il n'osoit parler devant son Gardien, qui toutefois

lui avoit déclaré son intention, parce qu'il jugeoit bien avoir besoin de son ministère pour arriver à son but.

Le Printems venu, ces bonnes gens venoient ordinairement les dimanchés & les fêtes rendre visite au Pere Gardien; il les recevoit toujours avec des temoignages de la plus grande amitié du monde, leur faisant grande chere, & pour ôter tout scrupule à la fille d'entrer seule une autrefois dans le Convent, il y fit un jour entrer toute la famille pour y diner & voir la maison.

Il en usa plusieurs fois de la même maniere, & l'Eté se passa entierement sans qu'il eut pû trouver l'occasion propre à son dessein. L'Automme  
qui

qui est la saison de la recolte fut aussi celle qui lui fit recueillir les fruits de ses travaux amoureux. Pour y parvenir, il pria cette fille de lui apporter un jour qu'il lui marqua, des fruits, qu'il sçavoit être chez elle, dont il n'avoit pas au Couvent, lui disant qu'il lui en donneroit des plus beaux qu'il auroit. Elle lui promit de le faire, & le jour arriyé il envoya dix de ses Moines hors du Couvent, en des villages de côté & d'autre, & ne se reserva dans la maison qu'un de ses intimes amis, & son compagnon, complice des toutes ses mechancetés.

La jeune villageoise vint sur les quatre heures sonner à la porte, le compagnon lui fut ouvrir, & lui

dit en riant, entrez ma fille, je vais avertir le Reverend Pere Gardien. Elle n'en fit aucune difficulté.

Le Frere fit semblant d'aller sonner les complies, pour ne lui donner aucun soupçon, & pour éviter le scandale; quoiqu'il n'y eut personne pour chanter.

Le Gardien la vint joindre qui la salua aimablement, lui disant, ma belle enfant, je n'ai point de panier pour mettre mes truits, prenez la peine de venir avec moi, je vous en donnerai d'autres pour mettre à la place des vôtres. Elle le suivit sans résistance dans sa chambre. où il y avoit une collation bien apprêtée; il n'eut pas beaucoup de peine à la persuader

suader de boire & de manger. Il y avoit d'excellent vin d'Espagne dont elle but largement, & les deux amis qui s'y trouverent, après l'avoir un peu mise en train à force de boire, se retirèrent, suivant l'ordre que leur en avoit donné le Pere Gardien, qui ne se vit pas plutôt seul, qu'il se mit en devoir d'exécuter ce qu'il y avoit si longtems projeté. Il la jeta en badinant sur sa couchette, elle fit au commencement un peu de résistance, mais comme elle avoit de l'esprit, beaucoup d'amour & un peu le vin dans la tête, elle laissa faire au Gardien ce qu'il souhaitoit depuis si longtems; il la conjura ensuite de continuer avec lui cette maniere de vie, & de le revenir voir souvent, ce qu'elle a fait l'espace de deux  
deux

deux années de tems qu'il resta dans ce Couvent, pendant lequel il ne denia pas a son compagnon la part qu'il devoit prendre à cette conquête, ainsi qu'il me l'a raconté.

Voilà les ruses les plus communes qu'ils mettent en usage pour contenter leur desirs lascifs. Le manteau de la devotion leur sert pour couvrir leurs imperfections, leurs paroles sont édifiantes en certaines occasions, & leurs actions les démentent. Ils paroissent avoir des intentions pures, lorsque leurs cœurs sont des cloaques d'impureté, & l'hypocrisie seule favorise leurs vices. Il n'y a que les idiots & les simples, qui ne s'abandonnent pas aux crimes, que la plûpart commettent.

rent, & qui feroient plus propres à faire la guerre à l'Italienne s'ils y trouvoient des conquêtes faciles qu'à demeurer faineans dans le cloître; ou s'il y en a quelques-uns bien éclairés, qui ne tombent pas dans ces depravations generales, c'est une espece de prodige, dont on voit peu d'exemples, puisqu'ils suivent presque tous. sans exception les mêmes traces, & qu'ils ne se contentent pas de détruire entierement par leurs œuvres la pauvreté & la chasteté, qui sont leurs deux vœux principaux, mais qu'ils détruisent encore le dernier qui est-celui de l'obédience

Nos superieurs, par un principe de politique envoient souvent dans les villages, de nos Prédicateurs à la  
dou-

douzaine, pour y instruire les pay-  
fans; qui nous donnent leur sang lors  
des vendanges, ou lors du tems des  
huiles, ou pour gagner les bonnes  
graces des Gentilhommes qui en sont  
les Seigneurs. Ces sortes de mis-  
sions ne leur semblent pas fort glo-  
glorieuses, ni capables de leur pro-  
curer beaucoup de plaisir, ils s'en de-  
fendent tous avec opiniatreté, se ren-  
voyent de Caïse à Pilate, ou se disant  
incommodés de l'estomac. Mais  
quand il s'agit de prêcher une Octave  
ou de faire panegyrique de quelque  
grand Saint, dans un celebre Couvent  
de Religieuses, personne ne se fait  
tirer l'oreille, tout le monde aspire  
d'y aller, & les plus vieux, qui sont  
souvent le plus fols, sollicitent si puis-  
samment, que l'on leur accorde la  
per-

permission de remplir ces fonctions, qu'un pauvre Gardien est forcé, contre son inclination, de se rendre aux importunités de ces vains Religieux.

Si on les envoie assister quelque malade avec ordre exprès de retourner au logis, ils feignent toujours que l'on n'a pû se passer de leurs assistances, pour quelque objet, qui les flatte bien d'avantage, que l'intérêt du salut d'une ame, qui est prête d'aller à Dieu, ne les retient.

Le motif d'aller prêter du secours à des personnes, qui ne sont existentes que dans l'imagination de ces amis de la volupté, en tire quelque fois la moitié hors le cloître, qui ne cherchent que le divertissement. J'en parle

parle comme ſçavant, puisqu'étant fortis un jour plus de vingt ſous couleur d'aller aſſiſter des malades, nous nous trouvâmes au nombre de quatorze Capucins à ſouper en l'Abbaye de Saint Denis en France, où la Charité des Religieux de Saint Benoit nous regale toujours ſplendidement. Ce fut dans ce celebre monaſtere, que converſant familièrement avec celui qui a le ſoin de recevoir les hôtes, j'appriſ à notre confuſion, que contre l'ordre qui nous eſt donné de nous rencontrer, autant que cela ſe peut, aux heures de la refection ordinaire des Religieux, pour leur être moins à charge, nos confreres qui ſont mieux traités. & ſe rejouiſſent avec plus de liberté en la chambre des hôtes qu'au Refectoire, s'arrêtent expreſ une heure

re ou deux sous un arbre près de la ville, pour laisser passer le tems de la Refection des Moines, & pour éviter d'obéir au commandement, qui nous est si formel, de tâcher de nous rencontrer au même Refectoire avec eux. C'est ce dont ce bon Frere, avec qui je conferois, m'assura avoir été plus de mille fois temoin.

Autrefois les Superieurs généraux avoient fait defentes, sous peine de desobéissance formelle, d'user de chapelets de coco ou de senteur, de cordes d'un fin tissu nouées d'une manière nouvelle, de medailles d'or ou curieuses, & cent autres choses de prix qui ne tendoient qu'à alterer le vœu de pauvretê, mais voyant que c'étoit battre l'eau, & que c'étoit à  
se

se chargeroit le plus de ces riches bagatelles ils ne se sont plus mis en peine d'en defendre la recherche, de crainte de se detruire eux-mêmes dans l'esprit de leurs inferieurs, dont l'humour superbe ne sçauroit consentir à se depouiller de l'amour de ces choses, dont ils tirent de la gloire, & qui les fait ce semble distinguer des simples, & de ceux de la lie du Convent.

Il est certain que l'esprit d'obeissance est si fort éteint parmi nous, que jamais Gardien ne hasarde de rien commander, qu'il ne soit auparavant assuré, que son commandement sera bien reçu de celui à qui il est adressé.

La plûpart des Anciens, qui pour s'affranchir du joug de l'obëissance,  
for-

sortent selon leur volonté, pour aller où la volupté les appelle, ne sont jamais en disposition de suivre d'autre mouvement que celui de leur amour propre. Inclination qui n'est que trop connue des Supérieurs, qui cependant se la dissimulent à eux-mêmes, leur gouvernement n'étant que de trois ans, après lequel tems expiré il sont bienaïses de jouir comme les autres de leur liberté.

Au reste il seroit inutile d'ajouter que chez nous chacun vit dans l'indépendance & à sa guise. Il faudroit avoir fait quelque tems profession du Capucinage, ou avoir été fort familier avec nous, pour se laisser convaincre par nos depits & nos murmures de l'état que nous faisons du  
yœu

vœu d'une soumission aveugle. Ceux qui auront pris la peine de lire cette confession naive que je viens de faire de nos pratiques, m'ont dû reconnoître trop sincere, pour douter de mon dernier temoignage.

Voila ce que j'avois à dire pour la decharge de ma conscience sur la vie & la conduite de mes Freres. J'espere qu'on me pardonnera le peu d'ordre & de liaison que j'ai observé dans ces Memoires, & qu'on me fera la justice d'avouer qu'un homme qui n'a point des lettres, & qui ne suit que l'impetuosité du zèle qu'il a de demasquer le mensonge, pourroit être très-difficilement plus regulier, plus exact & plus suivi.



F I N.